

Les Contes de Jean-Aubert Loranger

Jean-Aubert Loranger, *Contes I. Du passeur à Joë Folcu*. Édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, 1979, 323 p. *Contes II. Le Marchand de tabac en feuilles*. Montréal, Fides, 1979, 329 p. (Collection du Nénuphar)

Aurélien Boivin

Numéro 34, mai 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1979). Compte rendu de [Les *Contes* de Jean-Aubert Loranger / Jean-Aubert Loranger, *Contes I. Du passeur à Joë Folcu*. Édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, 1979, 323 p. *Contes II. Le Marchand de tabac en feuilles*. Montréal, Fides, 1979, 329 p. (Collection du Nénuphar)]. *Québec français*, (34), 54–55.

étudiants et de leurs apprentissages passés;

- traduction de ces choix en objectifs spécifiques, en comportements, en activités permettant à l'étudiant de poursuivre et d'atteindre les objectifs généraux du cours.

Phase IV : implantation pédagogique (scénarisation)

- organisation en séquence des objectifs spécifiques en tenant compte du régime pédagogique;
- coordination de toutes les activités en produisant un plan d'étude pour l'étudiant: buts, finalités et objectifs; calendrier des activités et des travaux; critères de mesure et modes d'évaluation.

L'UNE NE VA PAS SANS L'AUTRE ET RÉCIPROQUEMENT

Il peut sembler évident que didactique et pédagogie ne se pratiquent pas séparément. Pourtant, si on nous pardonne ce découpage grossier, on a pu assister au collégial à l'ère du didactique à la fin des années soixante et à l'ère du pédagogique au début des années soixante-dix, surtout en ce qui concerne l'enseignement du français. Issus des facultés, nous avons d'abord concentré nos énergies sur l'œuvre littéraire et surtout sur ses modes d'analyse: qu'on se rappelle la manie des genres, la maladie des structuralismes et la rage des psycho-socio-idéo-analyses. Déçus, désabusés ou assiégés, nous avons souvent jeté la littérature par-dessus bord, voulant accorder toutes nos énergies à l'étudiant, seul objet de notre sentiment. Nuits de la poésie, touching therapy et week-ends laurentiens ont été la cible de toutes les lysianardises qu'on sait. Si on veut être honnête, on conviendra toutefois, à la lecture du numéro spécial de *Québec français* consacré à l'enseignement du français obligatoire au collégial et paru en décembre dernier, qu'un équilibre est en voie de s'instaurer.

Nous n'avons pas les traditions du primaire ni les moyens du secondaire; nous n'avons pas non plus leur clientèle ni leurs objectifs. Nous avons donc à inventer notre didactique et notre pédagogie, pour peu qu'on y consente des réflexions et des énergies.

Paul BEAUDOIN
Pierre BOISSONNAULT
Vital GADBOIS
Diane SIMONEAU

Collège régional Bourgeois
(Campus de Saint-Hyacinthe).

RELECTURE

Contes

de Jean-Aubert Loranger

La réédition, en 1970, des *Atmosphères*, un recueil de poésies et de proses de Jean-Aubert Loranger, nous a permis de redécouvrir un grand poète des années 1920, longtemps oublié dans l'histoire littéraire du Québec. Seuls les spécialistes — et encore — connaissent son importante contribution au renouveau poétique, amorcé bien avant Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois. Plus rares sont ceux qui savent qu'il a publié un deuxième recueil, *Poèmes*, en 1922, et, trois ans plus tard, *À la recherche du régionalisme*, une mince brochure de onze récits que la quête de la modernité depuis quelques années nous interdit... de relire! Tous ignoraient jusqu'à tout récemment qu'il fut un conteur prolifique. C'est dire toute l'importance que revêt la « découverte » de Bernadette Guilmette qui nous présente, en deux tomes de plus de trois cents pages chacun, près de cent cinquante contes de Jean-Aubert Loranger, enfouis dans quelques périodiques de son époque, surtout dans

l'édition dominicale de *la Patrie* du 3 mars 1940 au 20 septembre 1942. Voilà un corpus tout à fait exceptionnel, d'une richesse inouïe! Voilà qui démontre, une fois de plus, l'importance de la recherche fondamentale en histoire littéraire chez nous!

Ces contes, Bernadette Guilmette nous les livre, à quelques exceptions près, dans l'ordre chronologique de leur parution. Le premier tome (*Contes I. Du passeur à Joë Folcu*) comprend une chronologie détaillée de Loranger, une introduction (peut-être un peu brève) à l'œuvre du conteur et une première série de soixante-sept contes qui font partie, pour la plupart, avec les soixante-seize contes du deuxième tome (*Contes II. Le Marchand de tabac en feuilles*), du cycle de Joë Folcu. Un lexique, une bibliographie soigneusement établie et la liste de tous les contes complètent l'appareil critique du recueil.

Joë Folcu, conteur intarissable

Disons d'abord quelques mots du conteur Joë Folcu, le Jos Violon de Jean-Aubert Loranger, — il n'a toutefois ni le verbe, ni le vocabulaire du conteur de Louis Fréchette. *Marchand de tabac en feuilles* établi à Saint-Ours-sur-Richelieu, village où se déroulent la plupart des contes, « septième enfant d'une famille dont il est le seul survivant », Joë Folcu est un philosophe perspicace, inventeur de mots et d'images, et, par surcroît, grand péreoreur, qui domine l'atmosphère des contes. Il a exercé à peu près tous les métiers: il fut, tour à tour, fermier, bûcheron, — il a dû quitter le chantier parce que son vocabulaire était trop recherché, — marin d'eau douce, militaire, vétéran de la guerre de 1914-1918, gardien des archives de la paroisse, — il sait donc « parler la langue des notaires et des seigneurs... » C'est encore un homme fort qui s'ignore, un psychologue étonnant, un prestidigitateur-né, un vendeur de



rêves et de Bons de la Victoire... Il jouit donc d'une expérience peu commune de la vie et peut ainsi, quand il le veut, le soir à la veillée, à la taverne ou derrière son comptoir de vendeur de tabac en feuilles, raconter aux Saintoursois des histoires dans lesquelles il tient souvent le beau rôle. Car, Joë Folcu, dans plusieurs histoires qu'il invente ou qu'il crée, est à la fois témoin et complice, auteur et acteur, interprète et juge de tous les événements, drôles ou tragiques, qui se déroulent à Saint-Ours.

La mort, thème privilégié

Dans ses contes, Joë Folcu exploite plusieurs thèmes : l'ivrognerie, la misère humaine, la solitude, l'argent, la force physique, la nature, l'eau, le feu, le rêve et la mort, omniprésente dans l'œuvre. Comme si Joë Folcu, tout comme Loranger, avait été marqué par la mort, dès sa plus tendre enfance. Le passeur, par exemple, dans le conte du même nom, un des plus beaux du recueil, se donne la mort après avoir constaté, au terme de sa longue et belle carrière, « l'imprévu de sa vieillesse », l'inutilité de son existence. Paralysé, le passeur aux membres inutiles monte alors dans sa barque qu'il mène volontairement à la dérive : « Et le courant amena la chaloupe qui descendait seule, avec ses deux rames pendantes, comme deux bras qui ne travaillent plus, comme deux bras qui ne font plus rien. » Tantôt un mendiant, obligé d'aller quêter en plein hiver, trouve, à son retour, sa femme et son enfant morts gelés, dans une maison sans feu. Découragé, il se pend (*Le Norouâ*). Suicide encore du cordonnier Goudreau qui croit être retourné dans le royaume des aveugles, peu après une intervention chirurgicale. Mais, hélas ! il a oublié que « l'ampoule d'une lampe, même dans une clinique bien tenue, n'est pas infailible... comme la lumière... et qu'elle peut brûler » (*L'Aveugle guéri ne doit point oublier son fanal ou le Tâtonnement obligatoire*). Tantôt un bûcheron, de retour des chantiers, apprend la mort de son épouse qui devait bientôt enfanter (*La Long « Trail » ou l'Inquiète Paternité*). Tantôt, c'est un marin de l'intrépide famille des Ouellette qui périt dans le naufrage du *Rapids Prince*, accomplissant son dernier voyage dans les rapides de Lachine (*Le Dernier des Ouellette*). Sans parler de la mort des tantes du narrateur, ni de celle de la vieille Blanchette que le narrateur, alors enfant, n'a pas craint d'embrasser dans son cercueil. Mais, par mégarde, sa médaille de premier de classe s'est accrochée à la dentelle de la blouse de la défunte qui se soulève dans sa tombe. Comme pour rendre son baiser à l'enfant apeuré (*Le Baiser de la morte*).

Absence d'êtres surnaturels

Les contes anecdotiques de Loranger n'ont rien à voir avec le conte populaire ni avec le conte merveilleux. Point de fées, ni de loups-garous, point de diable ni de ses suppôts. Il y a bien, ici et là, quelques éléments d'apparence surnaturelle, mais ils sont aussitôt détruits par le conteur lui-même qui fournit, à chaque fois, une explication rationnelle du phénomène. Le forgeron de Saint-Ours n'est pas un apprenti de la forge de Vulcain. Il n'a pas, non plus, la force herculéenne des suppôts de Satan. Les pièces de monnaie qu'il parvient à tordre avec ses doigts, il les a déjà tordues avec des « pincettes »... (*Les Hommes forts*). Le feu follet aperçu sur le pont de glace à la dérive, c'est le fanal allumé qu'un scieur de glace, surpris, la nuit, par les premiers indices d'une débâcle, a oublié dans sa fuite, sans se soucier de sa négligence (*À l'époque de la blague mouillée*). La pieuvre, mangeuse d'enfants, aperçue au Bout-de-l'Île, n'est rien d'autre, « en somme, qu'une épinette surnageant, au gré des courants et des remous, à quelques arpents de la rive » (*Une pieuvre en plein Richelieu*). Comme Albert Laberge, son contemporain, Loranger est un conteur réaliste, souvent déroutant et pessimiste. L'atmosphère de ses contes est chargée d'odeur de tabac à pipe, de tabac à chiquer, de pipes imbibées de jus, de crachats et de crachoirs. Il faut lire la théorie de Joë Folcu sur le tabac dans *Les Feuilles de tabac vont-elles frétiler d'aise ?* et dans *Comment certains tabacs ne trouvent leur saveur qu'à une partie de dames*.

Joë Folcu, commentateur des mœurs de son village

Dans ses contes, Joë Folcu, « marchand de tabac en feuilles », se révèle un commentateur avisé des mœurs villageoises de Saint-Ours. Il souligne certaines fêtes, décrit certaines veillées (danses, parties de dames), des excursions de pêche, des combats de coqs... Il met en scène des personnages typiques de son entourage. Des gens qu'il a connus et observés, la pipe éteinte au coin de la bouche, derrière son comptoir de vendeur de tabac en feuilles. Il s'intéresse à leur physique, — ils sont souvent infirmes, — grossit un trait, exagère un défaut ou un travers pour mieux le corriger. C'est ainsi, par exemple, qu'il confond les menteurs (*La Place aux brochets, Le Râteau magique*), dévoile les dessous secrets de la politique (*La Savane des Cormier*) ou entre voisins (*Haine de chiens*), ridiculise la mode (*Frais peint*), démythifie prouesses et tours de force (*Une belle*

jambe d'écriture, Les Hommes forts). Il utilise aussi avec art la méprise, l'humour, le quiproquo. Il joue souvent avec le sens des mots, au grand plaisir des philologues. Grand conteur devant l'Éternel et servi agréablement par une imagination fertile, toujours en activité, Joë Folcu-Loranger raconte dans une langue savoureuse, riche, des événements souvent anodins. Il sait les entourer de mystère et leur donner beaucoup de couleur locale.

Structure du récit

Joë Folcu, en général, raconte simplement. S'il lui arrive de recourir à un long préambule, il s'en excuse, en intervenant directement dans le récit. La structure de ses contes n'est jamais compliquée. Elle correspond au schéma de Bremond. L'introduction sert à dénoncer un manque : un mendiant se rend compte qu'on a mal répondu à ses quêtes pour lesquelles il s'est tant humilié. Il décide de combler ce manque : au prochain village, il commettra un vol, à la faveur de la nuit. Il fait le guêt derrière une maison habitée par des bourgeois... et surprend un voleur, son double en quelque sorte, qu'il ne met guère de temps à maîtriser, à l'aide de ses bras bien musclés (contrairement à ceux du passeur). Il comble ainsi son manque : « Et pendant qu'on garrotait le voleur, l'homme pensait au prestige qu'il allait avoir le lendemain pour quêter avec la nouvelle qu'on allait sans doute répandre de son dévouement ! »

Comme l'a remarqué avec beaucoup d'à-propos Robert Mélançon, les contes de Loranger « se répondent les uns aux autres et leur succession compose une sorte de petite comédie humaine ironique, à la fois souriante et désabusée » (*Le Devoir*, 20 janvier 1979, p. 20). Il faut savoir gré à Bernadette Guilmette d'avoir ressuscité pour nous tous les contes de cette grande fresque saintoursoise. C'est un corpus unique, varié, original, qui témoigne de la richesse de notre patrimoine littéraire collectif. Il faut louer le courage et la patience de chercheurs comme Bernadette Guilmette et l'encourager à nous fournir une édition critique de l'œuvre intégrale de Jean-Aubert Loranger dont la contribution aux lettres québécoises est exceptionnelle.

Aurélien BOIVIN

Jean-Aubert LORANGER, *Contes I. Du passeur à Joë Folcu*. Édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, 1979, 323 p. *Contes II. Le Marchand de tabac en feuilles*, Montréal, Fides, 1979, 329 p. (Collection du Nénuphar).